

Éditorial

Arash Mohtashami-Maali

Number 134, Winter 2006–2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40924ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Mohtashami-Maali, A. (2006). Éditorial. *Liaison*, (134), 3–4.

Éditorial

ARASH MOHTASHAMI-MAALI

C'est la tendance à la réduction qui nous prive des potentialités de la compréhension : entre les peuples, entre les nations, entre les religions. C'est elle qui fait que l'incompréhension règne au sein de nous-mêmes, dans la cité, dans nos relations avec autrui, au sein des couples, entre parents et enfants¹.

EDGAR MORIN

Une société menée par la voix des experts ! La société moderne, celle dans laquelle nous vivons et en laquelle nous croyons, est aujourd'hui réduite en champs d'étude, compartimentée par les spécialistes en spécialités. En moins d'un siècle et demi, deux courbes d'évolution divergentes sont à remarquer : l'une soulignant l'évolution du savoir, de la technologie et des sciences, l'autre, la courbe indiquant le savoir des individus. En étudiant ces deux courbes, nous remarquons que plus la première, celle du savoir collectif des êtres humains est ascendante, plus le savoir individuel par rapport à ce savoir collectif est descendante. C'est avec étonnement que nous remarquons que plus l'ensemble des êtres humains ont du savoir, moins chaque être a accès à ce savoir. Je parle ici de l'accès par compétence, de l'accès par compréhension. Naturellement, tout scientifique ou savant contemporain comprend également que, malgré l'effort considérable de vulgarisation du savoir collectif, ce dernier demeure inaccessible au commun des mortels.

C'est pourquoi, aujourd'hui, au XXI^e siècle, plus que jamais, le monde est dépendant de ses savants, de ses experts qui, à leur tour, ne possèdent parfaitement qu'une infime partie d'une science, d'un domaine des sciences humaines, etc. Par exemple, un ophtalmologiste n'a aucune compétence en chirurgie cardiovasculaire, un expert dans les questions géopolitiques du Proche-Orient ne saura se prononcer sur un problème d'Amérique du Sud. Les experts d'ailleurs, une fois devant les médias, n'ont quelquefois aucune éthique : un expert américain en armement chimique disait, en 2003, aux informations de la Première Chaîne de Radio-Canada : « Je suis persuadé qu'il existe des armes chimiques en Irak. » Il était *persuadé*, mais il n'en avait pas de preuves, tout comme les administrations de George W. Bush et de Tony Blair. Les experts qui ont remplacé les intellectuels des années 50 (qui, à leur tour, remplaçaient les philosophes) sont devenus les seules personnes capables d'analyse dans nos gouvernements, dans nos médias... Sans les experts, point de salut !

Un simple téléspectateur ou un auditeur de la radio entend constamment un grand nombre d'experts mettre leur grain de sel dans le sujet du jour. Le monde est ainsi sous la loupe : entre les experts dans les questions banales de la vie quotidienne et les experts sur les questions scientifiques poussées, le monde se referme, se divise et, finalement, l'image de l'ensemble échappe à tout le monde en raison d'un agrandissement des détails. C'est ce que Gadamer appelle la fausse connaissance du monde qui a

pour conséquence la séparation et l'abandon à eux-mêmes des citoyens².

L'être humain désemparé, l'être humain isolé devant son poste de télévision, au sein d'une société qui lui échappe, devant des questions qu'il ne peut seul analyser, se voit confronter à ses réalités quotidiennes que personne n'ose aborder sans l'aide d'un expert ou d'une voix capable de faire appel à un expert (les médias, les gouvernements, les forces politiques, etc.). C'est ce qui nous conduit à la citation d'Edgar Morin, en exergue, au début de ce texte. La réduction produite par la spécialisation de tout aspect de notre vie et de notre savoir diminue également nos chances de comprendre notre réalité : celle de notre vie quotidienne, celle de nos semblables. Résultats : le cloisonnement de la société, la séparation entre les peuples, les conflits continus entre les ethnies, les communautés appartenant à différentes cultures ou langues. À l'ère de la communication et des frontières virtuelles, à l'ère du Village global, alors que tout peut être à notre portée pour la compréhension d'autrui, génocides, isolement, tortures, injustices, guerres, pauvreté continuent de sévir plus fort que jamais. Et les moyens de communication, aussi démocratiques soient-ils dans les pays développés, sont devenus des frontières réelles, protégées, blindées et, finalement, inaccessibles, non pas par peur des pirates modernes, mais par l'impossibilité pour l'utilisateur moyen de trouver de l'information fiable.

Et nos intellectuels contemporains ? Dans *L'Actualité* du 1^{er} septembre 2006, un dossier est consacré à ce que sera le Québec dans 30 ans. Un entretien avec Jacques Godbout lance le dossier et une de ses déclarations m'a laissé songeur. Et aussi étrange que cela paraisse, j'ai eu l'idée de rédiger cet article non pas en pensant aux travaux de E. Morin, mais en lisant avec amertume ce numéro de *L'Actualité*. Voici la déclaration de Godbout : « On se retrouve avec une immigration de plus en plus importante, qui, curieusement, ramène le religieux dont on s'était débarrassé. Le religieux revient avec le voile, le kirpan, les salles réservées à la prière dans les collèges et les universités [...]. Le religieux revient donc avec l'immigré, qui, lui, n'a pas vécu notre laïcité. La langue française, elle aussi, est menacée, parce que ce n'est plus une immigration d'individus, comme dans les années 1970 : ce sont des tribus qui immigrent, avec leurs costumes, leurs coutumes, leur religion et leur télévision. On sous-estime le fait que la soucoupe *[sic]* branchée sur Al-Jazira ou d'autres chaînes étrangères empêche ces gens de regarder la télévision indigène, qui, elle, ne les intéresse absolument pas. [...] La tribu canadienne-française est en mauvaise posture : elle n'a plus d'enfants ! Elle doit mettre fin au retour du religieux qui s'opère par l'intermédiaire du militantisme immigré, musulman entre autres, car il est très dangereux. » Godbout, qui vient de publier son 25^e roman (consacré entièrement à la société parisienne, il connaît donc très bien le problème des banlieues parisiennes),

n'a pas encore saisi le phénomène de l'immigration dans son arrière-cour, n'a pas encore compris le problème des immigrés musulmans dont la majorité sont des victimes des extrémistes musulmans dans leurs pays et, ensuite, une fois immigrés, victimes du racisme. Jacques Godbout veut débattre. Un des pionniers de l'indépendance du Québec veut défendre son point de vue... Cause honorable, comme n'importe quelle cause. Mais à quel prix? Cloisonné, isolé comme n'importe quel autre auditeur de la radio ou télé-spectateur, Jacques Godbout n'a pas accès à l'ensemble des données. Il absorbe, il gobe ce qu'il peut collecter. Et il finit par accuser les victimes.

Que sont devenus nos intellectuels? Bien entendu, tous les intellectuels ne frôlent pas le racisme sous prétexte de lancer un débat ou, disons, pour déplacer un débat. Au fond, aujourd'hui, le sens même du mot «intellectuel» a changé: publier 25 romans, faire des films et se battre pour une cause ne fait plus d'une personne un intellectuel. Il devient un expert en roman (romancier), en cinéma (réalisateur), en politique (politicien). Réfléchir à n'importe quoi ne fait pas d'un écrivain un intellectuel. Lancer un débat non plus. Après tout, Hitler a aussi publié un livre et a lancé plusieurs débats qui font toujours mal. Était-il un penseur ou un intellectuel? Pascal écrivait dans ses *Pensées*: «Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever et non de l'espace ou de la durée que nous ne saurions remplir.» De même, peu importe l'espace ou la durée que saura remplir le Québec dans 30 ans, ce qui importe c'est la pensée québécoise qui fera vivre le Québec et les Québécois dans 30 ans. Espérons que des pensées aussi sommaires que celles de Jacques Godbout ne reviendront pas hanter ces jours lointains et pourtant si proches.

Mais pourquoi parler de tout cela dans une revue consacrée aux arts et à la littérature de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest canadien? Une revue, qui avec des limites territoriales précises, remplit un mandat qu'elle respecte avec «jalousie». Justement, je pense que cette revue est le lieu propice à ces réflexions, car encore une fois, c'est dans l'étude et l'interprétation de l'art, de la littérature et du langage que nous trouvons une issue au labyrinthe qu'est notre société, disons perdue, confuse, prise au piège de l'incompréhension de l'autre. Étudier l'art, réfléchir sur un texte littéraire, essayer de comprendre, analyser une œuvre poussent le lecteur, l'amateur d'art, à analyser la société dans laquelle l'œuvre a été créée. C'est cette réflexion critique et herméneutique qui apporte à un être humain une vision d'ensemble et prépare son esprit à se doter d'un regard analytique sur sa propre société. Réfléchir sur l'autre, n'est-ce pas la meilleure façon de se voir? Et, naturellement, être en situation minoritaire, être celui qui est regardé, celui qui est pointé du doigt aiguissent les sens et redoublent la compréhension. La personne placée en position de minorité — sans être la seule — saisit mieux l'importance de la compréhension: non seulement elle n'est pas comprise par la majorité, mais elle doit se comprendre mieux que n'importe qui pour pouvoir s'expliquer (sans pour autant réussir). C'est cet effort sans relâche qui amène l'étranger ou le marginal (s'ils ne finissent pas par être absorbés par la majorité) à se surpasser et à non seulement développer un regard critique envers ce qui l'entoure, mais à vivre un éternel questionnement.

La situation minoritaire est aussi en soi un cloisonnement. Le «minoritaire» est exclu et, dans certaines situations, s'exclut de la majorité (ghettoïsation). Et à partir du moment où une cloison se met en place, les experts se déploient pour les étudier, les comprendre et les expliquer au monde (la cerise sur le ghetto). La peur dans le ghetto et la peur à l'extérieur de celui-ci (voire la délicieuse citation de Jacques Godbout plus haut), la peur, tout court, est le fruit de l'incompréhension, des tranchées et des fractures. Ne vivons-nous pas cette continuelle peur dans nos provinces lorsque nous pensons aux lendemains de la francophonie?

Et la société canadienne qui, depuis des décennies et avec beaucoup de bonne volonté, se penche déjà sur la modalité d'une cohabitation des différentes cultures (pour former un pays multiculturel), a-t-elle vraiment fait un effort vers la compréhension des cultures (et de leurs diversités) entre elles? Comment rapprocher les cultures, trouver le moyen pour une médiation viable entre les différentes souches, les différentes «origines» qui peuplent notre pays? Les lois, à elles seules, suffisent-elles à combler les vides? Les lois pour protéger une langue, une ethnie, un peuple, une culture, finissent par enlever les droits à d'autres langues, d'autres ethnies, d'autres peuples. Surprotéger l'un, c'est piétiner l'autre. Être juste sans se transformer en être suprême est une utopie désespérante des États, et l'être suprême a subi de lourdes pertes lors des (r)évolutions. Où est donc notre salut? Il est peut-être dans une éthique de la compréhension telle que la définit Edgar Morin: «Voici donc une éthique sans fondement autre qu'elle-même, mais qui a besoin d'appuis à l'extérieur d'elle-même. Elle a besoin de se nourrir d'une foi, de s'appuyer sur une anthropologie et de connaître les conditions et les situations où elle se pratique [...] une éthique qui nous demande de l'exigence pour nous-mêmes et de l'indulgence pour autrui, et non l'inverse. [...] L'éthique doit mobiliser l'intelligence pour affronter la complexité de la vie, du monde, de l'éthique elle-même³.» Lorsque les instances gouvernementales ou les organes du pouvoir (les partis politiques) joueront un vrai rôle de médiateur et arrêteront de créer des clivages, ce jour sera sans doute le premier où les sociétés commenceront à penser à cette éthique tant attendue. Une éthique qui, également, donnera des limites à nos experts et les empêchera d'empoisonner nos vies avec leur vision bornée.

Et pour finir, si les États, dans toute leur grandeur, essayaient de comprendre les deux peuples fondateurs, ce qui les rapproche et ce qui les sépare, je pense que les francophones de l'Acadie, de l'Ontario et de l'Ouest canadien seraient dans une autre situation. Dans un pays bipolaire où cette compréhension des deux entités est déjà à l'état embryonnaire, le multiculturalisme n'a que l'air d'un accident de parcours. ■

1. Communication au Congrès international «Quelle université pour demain? Vers une évolution transdisciplinaire de l'Université» (Locarno, Suisse, 30 avril – 2 mai 1997); texte publié dans *Motivation*, n° 24, 1997.

2. Hans-Georg Gadamer, *L'Herméneutique: description, fondation et éthique*, Christian Ruby, EspaceTemps.net, www.espacetemps.net/document355.html.

3. Edgar Morin, «Mes démons», Éd. Stock, 1994, p.136.